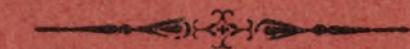


TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES



SOMMAIRE :

1. M. H. de Régnier : *Victor Hugo et les symbolistes.*
2. M. Paul Adam : *Le subtile entretien.*
3. M. Bernard Lazare : *Entendons-nous.*
4. M. Germain : *A travers les jurys des salons.*
5. M. Herold : *Jeux officiels.*
6. M. Francis-Vielé-Griffin : *Deux mots.*
7. Notes et Notules. (Livres, Musique, Théâtre, etc.)

PARIS
12, PASSAGE NOLLET, 12

—
Juin 1891

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant chaque mois.

Abonnement : UN AN 5 francs.

(Tirage restreint sur Hollande 20 francs)

Pour abonnements, dépôts, etc., s'adresser directement à M. Bernard Lazare, 12, Passage Nollet. — Pour la vente au numéro s'adresser à la Librairie Charles (dépositaire général), 8, quai Monsieur-le-Prince.

En vente au numéro chez :

LIBRAIRIE DE L'ART INDE-

PENDANT : 11, Chaussée d'Antin.

MARPON et FLAMMARION : 10, Boulevard des Italiens.

id. id. : 4, Rue Auber.

id. id. : 3, Boulevard St-Martin.

id. id. : 2, Rue Marengo.

id. id. : Galerie de l'Odéon.

LIBRAIRIE NOUVELLE : 15, Boulevard des Italiens.

id. id. : 3, rue de la Boëtie.

SÉVIN : 8, Boulevard des Italiens.

TRUCHY : 26, Boulevard des Italiens.

DENTU : Avenue de l'Opéra.

SAUVAITRE : 72, Boulevard Haussmann.

TARIDE : 16-18, Boulevard St-Denis.

JAMATI : 7, Boulevard St-Martin.

VILDIER : 8, Boulevard Denain.

WEIL : 9, Rue du Havre.

TAILLEFER : 67, Boulevard Malesherbes.

MEA : 1, rue du Havre.

CHAUMONT : 48, Rue de Rivoli.

LEGAMPION : 2, Passage du Saumon.

BARANGER : 132, Rue Lafayette.

TRESSE et STOCK : 9-11-13, Gal. du T.-Français.

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX : 29, Rue de Trévise.

A. LEMERRE : Passage Choiseul.

E. PAUL : 100, Faubourg Saint-Honoré.

CRETTÉ : Passage Véro-Dodat.

MARTIN : 93, Faubourg Saint-Honoré.

BRASSEUR AINÉ : 45, Chaussée d'Antin.

BRASSEUR JEUNE : Galeries de l'Odéon.

LÉON VANIER : 19, Quai Saint-Michel.

GAGNÉ ET BOULINIER : 19, Boulevard Saint-Michel.

à BORDEAUX : à la Librairie Illustrée de la Gironde.

à NIMES : chez A. Catelan, rue Thoumayne.

à BRUXELLES : chez Lacomblez, rue des Paroissiens.

à LIÈGE : chez Vaillant-Carmanne, 8, r. St Adalbert.

VICTOR HUGO ET LES SYMBOLISTES

Le bonhomme a du bon...
L'un d'eux

On a tout reproché aux Symbolistes et peu à peu le plus grand nombre de ces griefs a cessé d'avoir cours, est tombé dans le discrédit du public mieux avisé.

Aux premières manifestations des poètes de cette école, quelques journalistes prétendirent les avoir rencontrés trop au Café et en induisirent de fâcheuses habitudes d'oisiveté et un manque de sobriété. Alcooliques et noctambules furent les épithètes favorites. Bientôt on reconnut qu'il n'en était rien et que ce fait de leur présence occasionnelle dans un de ces lieux inoffensifs n'était pas un crime ; là, en effet, où, comme pour protester d'avance contre toute liberté de tenue le service est confié à des hommes entre deux âges qui, outre un cérémonieux habit noir, affectent des habitudes de visage — favoris aux lèvres rares — chères à maintes professions libérales, médecine ou magistrature.

Les symbolistes sitôt absous de ce chef d'accusation on s'en prit à leur prétendue obscurité. On discuta pour savoir s'ils se comprenaient entre eux ou eux-mêmes, si l'admiration qu'ils avaient pour leurs œuvres n'était pas stérile et individuelle, si l'incompréhensibilité de leurs livres n'en rendait pas la teneur et l'opinion favorable qu'on en aurait pu avoir incomunicables. L'anecdote même courut d'une lecture qu'entreprirent d'honnêtes gens, un soir, du Toast Funèbre de Mallarmé, au lieu du

loto accoutumé et où chacun des lecteurs apporta du texte en question une solution différente, particulière et qui n'était en somme qu'une constatation de réciprocité et pauvre incompétence.

L'invincible et progressive diffusion parmi tous les esprits impartiaux et de bonne foi des nobles vers du noble écrivain eut raison de ces légendes et l'audience qu'ont maintenant les œuvres de M. Stéphane Mallarmé prouve que la malveillance ne leur a pas nu. Elles sont maintenant dans toutes les mémoires et justice est rendue à leur pureté classique et à leur haute sagesse de pensée. Il en est de même pour Verlaine et je crois que M. Jules Lemaître qui commenta jadis assez maladroitemen un sonnet de l'auteur d'Amour pour les lecteurs de la Revue Bleue n'osera plus maintenant faire preuve d'un aussi parcimonieux intérêt, avouer une difficulté à comprendre aussi démodée.

Voici maintenant que M. Ferdinand Brunetière indique une nouvelle nuance d'opinion. Il considère les symbolistes comme les incapables dépositaires de la bonne esthétique mais il constate que l'infirmité seule de leur génie les empêche d'illustrer les préceptes qu'ils affirment. D'autre part M. Zola revendique pour soi la mise en usage de l'oisif arcane. Dans un article paru au *Figaro* M. Maurice Barrès remarque à son tour une valeur de production médiocre et ne répondant pas aux exigences de l'admiration. La plupart des jeunes écrivains ont omis, selon lui, « un formalité », celle d'établir leurs prétentions par un chef-d'œuvre.

Mais, à prendre un exemple dans une autre époque, les Romantiques, qui furent d'une aimable précocité plus pleine de promesse que de fructueux résultats, n'écrivirent point en 1830 leurs plus durables livres. Ce n'est que sur le tard que Vigny s'illustra à jamais par d'admirables et hautains poèmes. La Légende des Siècles n'est pas l'œuvre de « l'Enfant sublime » de la Restauration mais du morose et visionnaire exilé de Jersey. Baudelaire enfin et Leconte de Lisle ne publièrent pas leurs Fleurs du Mal et leurs Poème Barbares en sortant du collège et personne ne tire de là des conclusions défavorables et ne les traite d'esprits retardataires et inefficaces.

L'opinion qu'on eut des Symbolistes a déjà beaucoup varié et n'est point fixée encore. Il y a peu de jours M. Marcel Prevost proposait à ces lecteurs une façon nouvelle de penser à leur égard. Il les représentait comme infatués d'assez excessives prétentions, portés au dénigrement et en proie à une idée d'eux-mêmes si exagérée qu'elle allait jusqu'à confondre dans un unanime mépris simplificateur et par une critique qui ne serait qu'une négation sommaire et imprudente, tous les efforts antérieurs et contemporains. Sans s'en douter M. Prévost concluait en leur faveur estimant qu'ils valait mieux lire leurs livres qu'en connaître les auteurs ce qui, en impliquant les œuvres préférables aux personnes, prouvait aussi que ces œuvres ne sont point si obscures qu'il faille pour les comprendre s'adjoindre à tout prix le secours des auteurs transformés en glossateurs de leurs propres textes.

Il résulte de tout ceci que l'irrespect est le vice dominant et reconnu des symbolistes.

Une défense plus ou moins sophistique de l'irrespect pourrait distraire le lecteur qui acquiescerai, j'en suis sûr, à ces propositions :

L'irrespect, au contraire de l'admiration qui est un sentiment un peu bas, prouve une certaine liberté d'esprit. Il y a en lui peut-être, et surtout quand il a pour cause une sorte de vivacité juvénile difficultueuse à s'incliner devant ce qui est vénérable et dont on l'écrase, je ne sais quoi d'un peu présomptueux mais que compensent des risques inhérents à cette manière de ne se point déclarer aisément satisfait et qui sont le ridicule d'avoir nié fut-ce un instant ce qu'on a été loin d'égaler.

Etre irrespectueux des renommées établies est, sans doute, simplement la conscience d'avoir à leur opposer, au secret de soi encore, des gloires tacites dont l'expansion, inévitable, si elles existent, sera un jour dégagée de cette tendance qui ne fait que signaler leur présence interne. Ce sentiment d'irrespect pourrait être considéré comme le fond de toute littérature. Le fait de produire à son tour, après tant de chefs d'œuvre amassés par le labeur des siècles, n'est pas sans infirmer dans sa mesure ce qu'on croit reconnaître de définitif dans les productions antérieures. On

peut envers elles garder le sentiment de leur valeur en reconnaissant que les satisfactions qu'elles procuraient à leurs contemporains pour qui elles étaient une sorte d'absolu au-delà de qui ils ne rêvaient rien, étaient légitimes mais momentanées et ne pouvaient correspondre par avance aux besoins d'esprits futurs et, en accordant à ces œuvres la louange qu'elles méritent à cause des signes du génie qui sont en elles, leur dénier le caractère de stabilité éternelle et de satisfaction absolue. Est-il haïssable de s'autoriser de ce qu'elles succédaient à d'autres œuvres auxquelles elles se substituaient dans le goût du temps pour ne pas interdire aux survenants, au nom de leur oppressive beauté, le droit de réitérer un essai identique du reste aussi par un manque de durée analogue.

Quelle que pût être la légitimité de l'irrespect ainsi considéré je crois que la génération présente n'en abusa pas. Pour ce qui est de son autre forme plus quotidienne et qui consiste à faire trop peu de cas d'œuvres célèbres et glorieuses par une sorte de fanfaronnade de dénigrement et par un goût de rabaisser, vite intérieurement désavoué par une notion du beau plus forte qu'une humeur passagère, je ne crois pas non plus qu'elle soit tant en crédit.

Jamais, au contraire, plus que maintenant un culte vif n'entoura la bonne littérature et la haute poésie et ceux qui ont pratiqué l'une ou l'autre sont sûrs de trouver parmi les jeunes gens une faveur appréciatrice et toutes les marques de l'admiration. Mais il importe de ne pas confondre l'admiration désintéressée qu'il sied d'avoir pour les chefs d'œuvre avec une nuance du même sentiment qui pousse ceux qui l'ont en partage à s'approprier ce qu'ils admirent. Cet excès s'appelle l'imitation et c'est par elle que les singes témoignent l'estime qu'ils ont des hommes. La parodie s'y rattache et elle est aussi respectueuse mais d'une façon inférieure et animale.

Ce respect même pour la bonne littérature va si loin qu'il se corrobore d'un désir de justice, d'un q esoin d'équité qui voudrait mettre un peu d'ordre dans les renommées passées et contemporaines. Une pareille réforme n'a pas lieu sans criailleries de la part de ceux qui se sentent menacés d'être fort réduits en leurs excédentes pré-

rogatives. Cet effort louable d'assigner à chacun le rang auquel il a droit nécessite un peu de tracasserie et d'être assez pointilleux pour distribuer la gloire en sa quotité intégrale. Les naturalistes ont eu un peu à souffrir de ces scrupules de l'opinion des lettrés émue de la grossière usurpation de ces médiocres prosateurs et d'un autre côté les choses vont si bien qu'il sera peu-être inutile en France et même dangereux d'avoir été un trop mauvais poète et qu'il est loisible d'espérer que les quelques restitutions au néant les plus immédiatement nécessaires auront leur cours.

C'est à cette déchéance que par malentendu on a attribué aux symbolistes le projet de réduire Victor Hugo. Certaines marques de dépréciation eurent lieu à l'égard du grand poète mais elles émanaient d'universitaires difficiles qui avaient montré pour la poésie une incomptence tournée à la haine et ce serait dommage que ces irréverences fussent comptées à faux à des jeunes gens qui n'ont rien à prétendre au fâcheux lustre de détracteurs de Hugo.

Je crois que la situation de Hugo est celle-ci, normale, inévitable, glorieuse. Il est entré dans ce silence préparatoire où s'élabore mystérieusement l'épuration d'une œuvre léguée aux siècles par la Mort. Dans la sorte de respectueux oubli où elle semble être elle se défalque, dans l'ombre, de son surcroit inutile, les parties caduques succombent mais l'immense ruine ne s'écroule que de son superflu. Ce sourd travail est le résultat d'une critique infinitésimale et anonyme. Tout lecteur y coopère à son insu, et peu à peu, d'elles-mêmes, les assises fondamentales s'exhausseront et le bloc d'antique splendeur écrite, et dans la vieille pierre se lira maint hiéroglyphe sublime et se verront, sculptées et sacrées par le Temps, de fortes et délicates figures.

L'œuvre sortira de ce silence conforme à une sorte d'assentiment général qui l'acceptera alors sous un aspect vrai et monumental et chacun y saluera, outre ce qu'il y préfère, la manifestation d'un génial éclat poétique, car chacun est intéressé à voir respecter ce dont il croit posséder en soi une parcelle aussi pour laquelle il aura le droit d'espérer de l'avenir le même traitement.

H. DE RÉGNIER.

LE SUBLIME ENTRETIEN

OU L'EMBARQUEMENT POUR LA GLOIRE

Mon cher Directeur, pourquoi ne pas vouloir comprendre les choses ?... Excellent votre déjeuner, certes... Ce canard aux oranges !... Sans doute... mais ça n'empêche nullement que nous parlions affaires avec sérieux... Comment !... Pas sérieux, moi, Arsénius !

— Mais non, vous blaguez...

— Je blague !!...

— Ecoutez, mon bon, vous tenez à me refaire pour vous en vanter à Tortoni... Comme si je ne vous connaissais pas...

— Voilà !... Parce que je fais dans le gai, on ne prend même pas au sérieux mes douleurs de père.

— Farceur !

— Je vous jure que Gisèle, ma fille Gisèle, fille légitime et unique sort définitivement de pension, qu'il lui faut des toilettes pour se produire dans le monde : ci, cent louis ; toilettes pour que sa mère l'accompagne : cinquante louis... soit cent cinquante louis !... Les convenances exigent que je meuble un salon, une salle à manger, la chambrette de la petite. Cela nécessite une visite à l'hôtel Drouot :... deux cents louis ! On ne peut pas, en conscience, faire rater l'occasion merveilleuse qui se présente. La princesse Vouguinine liquide son veuvage. A propos vous savez le potin ?... Elle aurait noyé son mari dans un sceau à Champagne, en maintenant au fond de ce vermeil la tête du boyard, ivre comme Van Zandt. Et elle épouse son grec, Alkibiadès, le répartiteur de la « Société d'Encouragement »...

— Bah !

— Oui... Mais revenons à nos brebis... On vend le mobilier de la princesse...

— Ah ça, mon cher, vous possédez un hôtel depuis quinze ans, l'installation n'est plus à faire...

— Avec ça... Plusieurs tapissiers le meublèrent cinq ou six fois, Tétrel, entre autres... [Un salon de laque blanche, à filets pers... Quel miracle ! le prince de Monaco l'acheta dans la suite...] Mais, vous savez, je m'arrange si mal,... jamais je ne puis solder les mémoires ; et ces industriels reprirent chaque fois leur marchandise... Mon hôtel : les quatre murs ! Nous couchons dans des lits-cage de vingt-cinq francs,... en attendant... Le hall contient un divan, un banc de jardin, le pleyel, et cinq chaises en bambou ; quant à la salle à manger elle est d'un faux vieux chêne qui me désespère... Heureusement je gardai ma salle de bains... Ça, je l'avoue : je me lave dans le plus beau tub-room de Paris.

Mais comprenez-moi, ça ne suffit pas à ma fille... Je vous en prie, mon petit Troussseau, avancez-moi les cinq mille.

— Non.

— Comme il vous plaira... Vous n'aurez pas *Madame la Margrave*.

— Soit !

— Je la porte à Samuel... A la *Renaissance*, ça fera de l'argent...

— Portez-la...

— Adieu...

— Adieu...

— Vous en mourez d'envie de ma *Margrave*... Tenez... le duo du trois : Si sol fa do... la la, la la,

Bête, tu me chatouilles

Dans l'dos,

Bête, tu me chatouilles

Dans l'dos...

Voyez-vous, une grue épata, vous dégoisant ça, avec une jolie cambrure, une ligne d'or, la gorge en pointe dans l'échancrure de la chemise paysanne. Et quand la petite flûte reprend :

Tes yeux sont des pastilles

et l'air de sérénade... Une trouvaille, cette sérénade en *mi*: rien que les cuivres imitant la mandoline... jamais je n'écrivis chose meilleure...

— Je ne dis pas.

— Allons : ma petite prime de cinq mille... Vous me laisserez partir et vous m'écrirez ce soir. A quoi bon ? Moi, vous pensez, je m'en fiche. Si vous ne voulez pas, Samuel me monte en trois semaines, et j'aurai Granier ? Qui créera une margrave... convenez-en. Elle a déjà dessiné le costume... Vous ne pouvez me donner Granier... vous, n'est-ce pas ?.. ça passe à mon désavantage... et, alors je prends Samuel, — seulement si vous m'offrez une prime de préférence : (cinq mille)... je signe avec vous et nous finissons l'été.

— Demandez la prime à Samuel ! justement il hérite !

— La question n'est pas là. Samuel ne donnera pas de prime mais il engage Granier... Avec elle j'assure cent représentations !

— Ah bien oui, Granier... Fichue, mon bon, éreintée ! Ici je vous donnerai Bruna Hauss... Pas beaucoup de voix, mais un chien ! Elle enlève l'orchestre... d'un coup de rein...

— Va pour Martens ! Elle vous soigne, hein, ça se voit, toute la fête, alors. J'y pense ; je lui écris une cavatine en *ré* juste pour sa voix avec un couplet d'escrime, dans la V du II... On lui collera un travesti.

— C'est une idée ! Elle a des cuisses merveilleuses, mon bon.

— Parfait... Nous ajoutons un chœur d'escrimeuses, de spadassines, de reîtres, comme il vous plaira, et avec une orchestration spéciale, triangle, cymbales, altos... j'obtiens une musique de cristal émietté, d'acier froissé... Un clou épata... Ça vaut cinq mille !

— Peuh !

— Voyons, mon petit Troussseau, ne me faites pas languir... Regardez là, par la fenêtre... La voilà Gisèle, ma fille, elle attend le chèque pour se nipper, la chère enfant !... Pas jolie mais déjà si fausse, une vraie femme... Lâchez votre chèque et nous courrons à l'Hôtel des ventes, puis chez Redfern. Je coupe une idée de robe amazone, pour elle, avec un doublé de satin gris.....

— Impayable, cet Arsénius !

— Cinq mille ! et je reprends toute l'opérette pour la voix de Hauss, et vous palpez le manuscrit dans huit jours, le lundi... ça va ?

— Vous me ruinerez...

— Ah ! Ah !... Voici la plume... Ai-je encore le temps de toucher ?...

— Jusqu'à cinq heures !

— All right ! You are a pretty man !

— Mais vous arrangerez la musique pour la voix de Hauss.

— Entendu.

— Pour lundi.

— Lundi. Au revoir. Merci... Je cours me payer la tête de Samuel en lui apprenant que nous marchons ensemble.

PAUL ADAM.

ENTENDONS-NOUS

Non plus que vous, je n'estime les théories
qui se perpétuent dans l'abstraction. Je
n'ai foi qu'aux œuvres.

CHARLES MORICE

Si, s'entendre est la condition initiale de toute discussion — qu'elle soit politique, comme religieuse, comme littéraire — c'est aussi celle qui jamais n'est réalisée, et cette essentielle entente ne peut manquer sans qu'il en résulte de fort graves perturbations. De classifications imprudentes, trop hâtives, trop larges et aussi trop restreintes, beaucoup pâtissent qui, en bonne justice, ne devraient pas souffrir des sottises commises par de pseudo-coreligionnaires.

De la vérité de ces axiomes, pourrait être garant M. Charles Morice et le mélodrame dont il nous voulut éjouir l'autre jour, tant il est vrai que les choses les plus détestables et d'une incontestable inutilité esthétique peuvent servir à des démonstrations, même esthétiques.

Au lendemain de cette journée hétéroclite, où Hugo alternait avec Maeterlink, et M. Mendès avec M. Morice, pour la plus grande gloire du symbolisme, la presse parisienne s'est trouvée singulièrement et légitimement troublée, et cela grâce à ce manque d'entente que je signalai tout à l'heure. Depuis un mois tantôt, un journal boulevardier, qui se pique parfois d'aimer la littérature, annonçait la grande manifestation préparée par la jeunesse contemporaine. Il aimait à représenter cette jeunesse groupée autour de celui que M. France appela jadis — par une désobligeante ironie sans doute — le cerveau du Symbolisme,

et espérant du drame prôné, sa définitive consécration, son jour d'Hernani. La conversion inattendue de M. Catulle Mendès, fort connu pour ses savantes organisations d'écoles littéraires,acheva d'allicier la critique, qui de bonne foi — comme toujours — croyant au chef-d'œuvre, vint occuper les stalles qui lui avaient été réservées.

La pièce soumise à l'infrangible jugement des dispenseurs de gloire — car l'*Intruse* ayant été mise au dernier plan, et les noms de Verlaine et de Marllarmé représentant des formes d'art déjà discutées par tout scrupuleux aristaque, il n'y avait qu'une *pièce* — les émut en même temps qu'elle leur procura une terrible et imméritée déception. Des hommes comme Fouquier, Vitu et Jules Lemaître, aussi bien Pessard, sont toujours mûs, cela est de notoriété publique, par le désir de trouver partout l'Art et surtout de l'art nouveau, l'art actuel ne suffisant pas à contenter leurs surprenantes cervelles. Que leur répondre aussi, lorsque *Cherubin* ouï, ils se plaignirent amèrement d'avoir été frustrés dans leurs plus louables espérances ; quand ils affirmèrent, que pour mettre en trois actes de mélodrame les plus contestables aphorismes de la sagesse populaire, il n'était nul besoin de déranger Molière de sa chaise, Harpagon, Don Juan et *Cherubin* de leurs socles ?

Certes la pensée secrète de ces raffinés, celle que leur bienveillance seule les empêcha d'énoncer, était que M. Morice n'avait pas tiré grande merveille de son intellect, puisque, prenant des types connus, et ainsi bénéficiant de toute la poésie qui est enclose dans ces êtres, de la beauté latente que fait jaillir leur seul nom préféré, il avait su mesurer à ce point de ces avantages, que des personnages créés par Molière et Beaumarchais, il avait fait les vulgaires acteurs du plus vulgaire des drames.

Je comprends moins l'attitude de M. Sarcey, il est vrai que cette âme naïve s'est toujours laissée prendre aux étiquettes que les auteurs astucieux mettent à leur chapeau. Sur les programmes, sur les affiches, dans les journaux, ne lut-il pas : *Chérubin*, pièce symboliste ? Fidèle à ses principes de justice et de scrupule, plein de conscience, il chercha le symbole, ne le trouva pas, ce qui est fort naturel, et cette recherche gâta le plaisir qu'il

aurait certes pris, sans l'intempestive prétention de M. Morice. Evidemment un symbole profond se fût trouvé dans le drame, M. Sarcey ne l'eût point saisi; cette raison n'est pas suffisante pour lui faire querir un symbole absent.

Si ce mot étranger à son vocabulaire, n'avait perturbé totalement M. Sarcey, il eût à coup sûr vu en M. Charles Morice un des auteurs qu'il aime à prôner, et n'eût pas exigé dans son feuilleton qu'on lui expliquât les choses. N'a-t-il pas vu que *Chérubin* était une délicieuse charade, une charade à double sens — la plus difficile des charades — une charade à laquelle il fallait répondre : « à Père avare fils prodigue » et « à Père prodigue fils avare »? N'a-t-il pas vu que cette charade était écrite dans la langue chère à la fois à Gandillot et à M. Cherbuliez de l'Académie Française, et que M. Morice qui jadis proféra : « Le public ne sait guère plus se repaître que de termes impropres et de métaphores mal faites », avait tout fait pour le public? Comment enfin M. Sarcey n'a-t-il pas reconnu les chères vieilles ficelles que tant il aime, les personnages illogiques, et les personnages inutiles, ceux qui motivent seulement le baisser du rideau, et ne retrouva-t-il pas pour parfaire sa joie, parmi le mauvais français personnel à M. Morice, des phrases de Molière, comme nous en retrouvâmes de Balzac. Ce grand crève-cœur pour M. Morice, de voir Sarcey se retirer de lui, lui eût été épargné, si on avait pu s'entendre au préalable.

Le malheur, dans une semblable histoire, c'est qu'on fait supporter à tout jeune homme qui tient une plume, le poids des fautes d'un seul. Il serait temps qu'une semblable plaisanterie prît fin. Je ne sais s'il y a une école symboliste, je sais qu'il y a dans notre génération des hommes de talent, ainsi M. Maëterlink, et d'autres qui me semblent en manquer totalement, comme M. Charles Morice. Autrefois, quand M. Morice écrivait dans la *Nouvelle Rive Gauche*, des contes qui faisaient prévoir le regrettable humouriste de la *Vie Parisienne*, il malmenait fort Verlaine et déclarait que la poésie qu'il représentait était obscure et n'avait aucune chance d'avenir. Plus tard, en un livre qui a pris un rang fort honorable dans la littérature suisse — un livre de critique fruc-

tueuse où, de Jules Lemaître à Chantavoine, et de Céppée à Haraucourt, M. Morice trouvait du génie à tout le monde, sauf à Victor Hugo, dont la mort déjà ancienne autorisait toutes les sévérités — dans la *Littérature de tout à l'heure*, M. Morice changeait d'attitude, et aspirait à diriger le mouvement littéraire, sinon à le confisquer. M. Morice s'est lourdement trompé, car, est-ce un titre à la maîtrise que d'avoir disséminé dans cinquante revues des vers détestables, est-ce un titre d'avoir soutenu durant trois cent pages, en se servant d'un français hydropique, cette idée un peu répandue : qu'aujourd'hui fut précédé d'hier et sera suivi de demain, est-ce un titre aussi de déclarer qu'en faisant du théâtre on n'a pas l'intention de faire de la littérature ?

Le légendaire individu qui marchait criant : « Voici le buffle, le buffle » devait persuader facilement à ses contemporains qu'il était gardien d'un troupeau. En criant : « Voilà le symbole », M. Morice fera croire à quelques-uns qu'il y a un symbolisme organisé et qu'il en est le chef, mais il ne convaincra pas ceux qu'il importe de convaincre. Aussi ne vois-je pour lui s'ouvrir que deux voies. Ou : qu'il reconnaisse avoir jusqu'à présent dit des sottises : « Cela seul et rien de plus » et qu'il entre, s'il le peut, dans la littérature ; ou, qu'il persiste dans la route élue, et qu'alors on lui confie le feuilleton du *Temps*.

BERNARD LAZARE.

A TRAVERS LES JURYS DES SALONS

La nature n'a fait que des bêtes.
nous devons des sots à l'état social

HONORE DE BALZAC.

Le temps n'est plus où le bon public attendait comme une solennité l'ouverture du Salon et béait aux thériaques des pharmaciens de l'Institut ; tant d'intéressantes manifestations d'art ont été vues ailleurs ! Depuis surtout que, réciproquement dégoûtés de la peinture qu'ils commettent, les derniers des pompiers ont éprouvé le besoin d'un schisme, le client manifeste du scepticisme et des exigences. Affolés par les admonitions de la presse littéraire, sentant s'effilocher leur lambeau de suprématie, les Trissotins qui dirigent les deux maisons rivales ont imaginé, pour en relever les affaires, de réduire le nombre des admissions. Le comité Carolus Duran avait pris pour enseigne : à la réunion des *Selects* ; le comité des 90, fameux par l'indigence de ses initiatives, prétend à son tour que la réception dans son hall constitue un *honneur*. Les quelconques des deux jurys octroyant l'honneur à leurs frères ! Ces ignorés de demain s'adjugeant le rôle de la postérité ! La vie a de ces ironies.

On sait l'aménité des jugements de collègues, ceux qui gardent les portes salonnieres n'allaienr parbleu pas admettre que le public puisse être las de leurs poncifs, ils ont hécatombé les toiles dont leur déplaisaient les tendances ou l'originalité. Le clan du Champ-de-Mars s'est particulièrement distingué, des chercheurs d'un mérite artistique indéniable, et connus et estimés, s'en sont vus

bannir comme de téméraires débutants. Aussi, qu'allaient-ils faire dans cette galère ? croyaient-ils pas, sur la foi de vagues promesses, qu'on y accueillerait toute recherche d'art ? Toujours ce préjugé du Salon ! mais, solliciter l'accès de cette boutique, c'est en entretenir l'éclat factice, quand donc le comprendront-ils ? Quand donc cesseront-ils de soumettre leur œuvre à l'examen d'adversaires qu'ils savent mûs par la mesquinerie et bardés d'égoïsme !

En somme, les jurés ne sont que des hommes et, investis du pouvoir de juger sans recours, le meilleur des hommes devient souvent le pire rossard ; sans doute est-ce trop exiger d'un artiste qu'il fasse, en telle occurrence, abnégation de ses idées les plus chères et reconnaissante des qualités à qui ne voit pas selon ses principes. Attendre une sentence équitable de peintres jugeant des peintres ! qu'on se rappelle les appréciations de Gros sur Delacroix, d'Ingres sur Géricault ! M. Bouguereau nie encore Vélasquez et, à propos de *Ludus pro patriâ*, M. Boulanger disait à Puvis de Chavannes : « Tu as des idées, quel dommage que tu ne saches pas dessiner. »

Raconter les opérations d'un jury d'admission, autant déféquer de la boue ! l'institution, déjà déplorable sous la tutelle de l'Etat, s'avilit entre les mains des intéressés. A qui la faute ? Toutes fois que les peintres composèrent leur tribunal, ils y appelèrent des gens qui, pour la plupart, n'ambitionnaient cette corvée que pour l'honneur et la réclame qu'elle procure ; et qui, se moquant de leur délicates fonctions, éliminaient à tort et à travers, indifférents vis-à-vis des inconnus, féroces pour ceux les gênant. Jamais on ne releva tant de scandales et de maquignonnages ; comme toujours, le suffrage universel, cette bourde, devenait l'instrument de quelques habiles. M. Vibert le déclarait récemment en pleine séance du comité des *artistes français* : « Les élections sont entre les mains d'un petit groupe intéressé qui ne vote pour un juré qu'autant que celui-ci aura fait des promesses pour la réception de ses œuvres, celles des siens, ou pour l'obtention de récompenses. »

Le nombre des mécontents s'accrut au point que les meneurs durent consentir à des réformes ; à présent le sort dispose, sans meilleur résultat, puisque le talent con-

tinue de passer de vantle conseil de revision de la médiocrité, en butte aux même tracasseries procellaires de la jalousie et du sectarisme. La seule mesure efficace, imposer aux élus un mandat dont ils aient à rendre compte, personne ne l'a proposée, pourquoi ? parce que les électeurs influents, certains de parvenir au Jury, se promettent aimablement, — surtout les jeunes, — d'y agir avec plus d'exclusivisme que leurs ainés.

On est très fille dans ce monde-là.

Ainsi voilà des juges sans autre loi que leur bon plaisir, nul ne peut exiger d'eux des explications, pourquoi se gêneraient-ils ? Ils excluent donc, sans s'inquiéter si celui-là n'attend pas pour manger après la vente de son tableau, si leur refus ne désespérera pas cet autre. Briser une carrière ou une existence, sentiment que cela, et en eux la fonction a vidé l'homme.

S'ils ne rejetaient que les choses faibles, mal venues, s'ils obéissaient à quelque apparence de conviction, au moins bénéficieraient-ils des circonstances atténuantes ; mais non, leur conscience dépend de leurs relations ; le même qui fulmine contre une note d'art incompréhensible pour lui, n'hésite pas à recevoir la production honnêtement nulle qui lui est recommandée.

Ce que valent les verdicts de cette cour sans appel, certaine anecdote le montre : un gardien n'avait pas craint d'accrocher sur la cimaise un tableau refusé ; non seulement, les jurés ne s'aperçurent pas du tour, mais charmés par le bon effet que cette toile faisait en place, ils lui décernèrent une médaille. *Ab una disce...* Et les auteurs de pareilles bêtues ont l'impudence d'imposer leur goût au public, ils osent dire : l'art, c'est ça, et non ceci. Et les exposants laissent ces bêtises établir une hiérarchie du talent, ainsi qu'à l'école... Oh ! les grands gosses, et comme ils méritent qu'on les fouaille !

Ergo, la suppression du Jury d'admission s'impose, et pour mettre fin aux petites infamies de l'arbitraire, et parce que son maintien détourne les expositions de leur véritable raison d'être. En effet, logiquement, un Salon se conçoit libre et permanent, pour exposer des œuvres d'art à vendre, non pour apophyser de gloriole les invalides de la carrière. Qu'importe quelques centaines de *navets* de

plus ou de moins, puisque c'est le seul moyen d'ouvrir les portes aux novateurs dignes d'attention. De quel droit d'ailleurs, conspuer certains médiocres alors qu'on en accepte d'autres ? C'est malhonnêtement léser des intérêts respectables, toute toile, même mauvaise, pouvant trouver acquéreur. Au public à faire son choix d'abord, élévez ensuite autant de chapelles honorifiques qu'il vous plaira.

Las ! quel ministre aura la crânerie de tenter l'entreprise, d'enlever leurs priviléges aux concessionnaires du Champs-de-Mars et des Champs-Elysées ?

Il y a bien un autre moyen de sauvegarde contre l'obstruction des coteries, c'est d'en créer d'autres à côté ; mais, — malgré l'exemple encourageant des sociétés indépendantes, toutes prospères, — les jeunes ne se coaliseront pas, je gage, trop sont prêts à des bassesses pour figurer dans le palmarès des salons pseudo-officiels, tant ils s'en exagèrent l'importance ; trop préféreront se livrer encore aux bêtes, mendier la faveur de ceux qu'ils élèvent sur le pavoi, quitte à les en descendre un jour de mauvaise humeur.

O naïfs ! la consécration donnée par nos Salons, c'est comme la gloire que dispense un M. Wolf, autant en emporte le vent.

ALPHONSE GERMAIN

JEUX OFFICIELS

Chaque jour il s'avère que, avec une déplorable persistance, le gouvernement — approuvé en ce point et même aidé par la municipalité parisienne — encourage les citoyens les plus paisibles à s'adonner au jeu.

Non que des chaires aient été créées où l'on enseigne les principes et les ruses du baccarat ou du pocker; non que, dans les écoles destinées à former les jeunes âmes, maîtres et disciples cherchent, de concert, des martingales si subtiles et de si infaillible réussite que leur emploi réduirait en peu d'heures M. Edmond Blanc à tendre la sébile d'étain, sous les porches d'églises; nous ne songeons pas non plus à insinuer que, sans cesse, on autorise des loteries et des tombolas, ni que, lors de l'Exposition de 1889, on ne dédaigna point l'appât de lots à gagner pour allicier le public et l'engager à prendre des tickets. Nous ne parlons pas de faits en somme exceptionnels, mais de pratiques constantes.

Il est vrai qu'on a, pour ainsi dire, déguisé le jeu avant d'attirer vers lui la foule; et si bien que, maintenant, les joueurs conviés se ruent au leurre du jeu, sans même se douter qu'ils sont des joueurs. Ce n'est pas à la roulette que les gouvernants appellent les gouvernés, c'est aux jeux que cachent les noms adroits d'*examens* et de *cours*. Et ces jeux sont plus hasardeux et dangereux que tous ceux à qui le prince de Monaco donne un si libéral asile.

* * *

Dès la presque enfance, par d'hebdomadaires exercices, on vous initie au jeu des examens. Des maîtres experts sont chargés de cet office, et ils s'acquittent à merveille de

leur tâche. Ils fouillent les livres les plus justement méprisés des plus médiocres écrivains de la Grèce et de Rome, et, avec un flair miraculeux, ils savent y découvrir les passages les plus imprécis et les plus illogiques; ou si, parfois, poussés sans doute par un momentané remords, ils consentent à dépouiller les œuvres où s'érige la gloire du verbe hellène ou latin, ils y introduisent d'ingénieuses variantes, amputant des phrases, modifiant des vocables précieux, ajoutant même de plates incidentes; et, le plus souvent, Sophocle, Platon, Lucrèce ou Tacite auraient peine à reconnaître les pages dont ils deviennent auteurs. Et ces textes, vils ou déshonorés, il faut, en des temps très restreints, deviner comment les aurait traduits M. Nisard. Ce jeu qu'on appelle *composition* et qui, dans sa simplicité propre à séduire des enfants, nous apparaît comme à peine différent de *rouge ou noir*, confère à l'heureux gagnant l'estime des maîtres, tandis que les perdants, tête basse, restent dédaignés et regardés à peine.

Quand vous avez « terminé vos études », c'est-à-dire quand vous avez, pendant environ dix ans, joué chaque semaine le jeu de la composition, de nouvelles parties vous attendent.

C'est dans des salles aux murs blafards : ça et là, il y a des gens, avides d'émotions, accourus pour voir des luttes avec le sort; les uns ont déjà joué, qui sourient ou se lamentent; les autres, au visage très anxieux, joueront après vous; tous vous fixent du regard. A une table est assis un homme d'aspect digne et souvent ennuyé. Vous prenez place en face de lui; et alors, d'une voix grave, il vous parle :

— Monsieur, quel est le plus grand écrivain du dix-septième siècle, du moins en prose ?

Un instant, vous hésitez; des noms fameux se présentent à votre esprit; l'un vous semble briller d'un plus pur éclat que les autres, vous vous rassurez, et la voix assez nette, vous prononcez :

— Pascal.

Votre interrogateur perd sa gravité, et sarcastique, il rit :

— Pascal! Pascal! Vous jugez Pascal le plus grand écrivain du dix-septième siècle? Voilà une fâcheuse opinion, Monsieur. Elle me fait mal préjuger de votre style. Pascal, un homme qui, dans les *Pensées*, sema les obscurités à plaisir, afin d'embarrasser le lecteur! Peut-être est-il un géomètre, mais un écrivain, non. Le plus grand écrivain du dix-septième siècle, Monsieur, c'est Bossuet.

Et, déconcerté, vague, inerte, vous écoutez ces paroles amères. Vous avez perdu la partie.

Parfois votre adversaire est plein de mansuétude. Il vous offre une revanche.

— Si vous aviez à distribuer des prix aux poètes du dix-septième siècle, qui jugeriez-vous digne de la première place?

Maintenant, votre hésitation est longue : quel poète l'homme qui vous scrute peut-il proclamer supérieur aux autres? Et même, votre émotion est telle que vous ne trouvez plus aucun nom en votre mémoire. Enfin, pourtant, un souvenir vous vient, vous balbutiez :

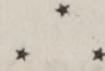
— Racine.

— J'aime mieux cette réponse que la précédente, reprend l'interrogateur. Certes, il ne faut pas mépriser la douceur émue de Racine, non plus que l'héroïsme hautement moral de Corneille; mais, monsieur, vous devez leur préférer la *vis comica* de Molière, et surtout le bon sens éminemment français de Boileau; c'est à ce poète excellent, c'est à son goût sûr que nous sommes redévables, non seulement de ses propres chefs-d'œuvre, mais encore des chefs-d'œuvre de Molière et de Racine. C'est à Boileau, monsieur, que vous deviez décerner le premier prix.

Et, d'une voix sèche, il ajoute :

— Vous pouvez vous retirer.

Et, cette fois, vous avez perdu, sans revanche possible. Vous vivrez parmi les dédaignés, pour n'avoir pas su deviner qu'un homme grave, qui vous interrogea un jour, estimait Bossuet et Boileau les premiers écrivains du dix-septième siècle.



Il en est ainsi de tous les examens, de tous les concours :

le hasard y est le grand maître. Ne sont-ce pas encore des jeux que ces étranges concours après lesquels, chaque année, de jeunes artistes, peintres, sculpteurs ou musiciens sont envoyés à Rome, et désignés à la future bienveillance des publics? Pendant un mois, on reste enfermé, loin des autres hommes, comme si l'on souffrait de maladies contagieuses, et il faut qu'en ce temps on devine quel geste M. Bouguereau ou M. Bonnat aurait trouvé pour Didon mourante, ou quel thème M. Ambroise Thomas ou M. Gounod aurait fait gémir à Cléopâtre mordue de l'aspic. Et parce que, en une minute heureuse, vous aurez deviné juste, vous acquerrez le droit d'apprendre aux murs du Palais de l'Industrie — si bien nommé — d'immenses toiles peintes au bitume, ou de charmer des foules avec *Patrie ou les Folies amoureuses.*

Il est juste d'avouer que, par une sévère discipline intellectuelle, vous pouvez multiplier vos chances de gagner la partie au jeu des examens.

Si, pendant cinq ou six ans, à l'âge où se forme votre esprit, vous vous gardez, avec un soin scrupuleux, de jamais étudier aucun des auteurs dont vous parlent vos maîtres; si vous acceptez comme révélés les jugements qu'on vous enseigne; si vous vous abstenez de réfléchir sur un sujet, si futile qu'il soit; si, très sagement, vous hornez vos lectures à des livres qu'on nomme *manuels et mementos*; si vous vous persuadez qu'il ne faut pas être *original*; si, en arrivez-vous à mépriser ceux qui, pareils au voyageur de Baudelaire, veulent plonger.

Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau*;

Si vous estimatez que, par l'intellect, l'homme doit s'identifier avec le singe, dont, par le corps, il diffère si peu, — vous pourrez trembler moins devant ces tables où sont assis des personnages graves, prêts à vous proposer des parties sans revanches.

Et pourtant, avec ces adversaires, vous ne jouerez jamais à coup sûr: ne resterez-vous pas sans réponse si l'on vous demande:

— Quelle est la belle-fille qui mourut cent quarante ans après son beau-père?

Ou telles autres questions étranges, véritables énigmes que seuls savent déchiffrer, grâce à de spéciaux dictionnaires, les vieux pharmaciens ou les ex-notaires de villages, dont les gracieux pseudonymes illustrent la dernière page de certains journaux.

De ces questions la formule est donnée par celle-ci, à laquelle un jour manqua s'évanouir un rhétoricien effaré:

— Monsieur, qui a dit quoi ?

* * *

Il nous semble d'ailleurs que les promoteurs de ces exercices ont l'entièr conscience que les examens ne sont qu'une autre face du jeu : sans cesse, par exemple, quand ils parlent d'un malheureux qui sollicite quelque diplôme, ils disent :

Il gagnera la partie,

Ou :

Il a tous les atouts dans son jeu

Et, aux tables d'examens, ils ont gardé le signe matériel des tables de jeu, le tapis vert.

Mais, s'il en est ainsi, pourquoi ne permettent-ils pas plutôt le jeu sous sa forme évidente, qui déprime beaucoup moins l'intelligence et qui laisse toujours l'espoir de revanches possibles ?

A. FERDINAND HEROLD.

DEUX MOTS

Il serait facile au signataire de ces lignes (dont pardon est demandé au lecteur) de montrer comment, dès l'enfance à Paris, il y fut instruit depuis la « onzième » jusqu'à la « philosophie » inclusivement, comment (contrairement à une note erronnée de l'anthologie Lemerre) il ne quitta jamais la France que pour un voyage de dix mois en Allemagne, à l'âge de treize ans. Il lui serait possible de dire comment ses ancêtres paternels, chassés par la révocation de l'Edit de Nantes, se réfugièrent en Hollande et, de là, dans la nouvelle Angleterre, et de montrer comme quoi il est Lyonnais, à ces titres, comme Maurice Sève et comme M. Puvis de Chavannes; de narrer comment, d'autres parts, sa bisaïeule maternelle fut une demoiselle de Conflans — et d'arguer, de là aussi, quelque droit à la patrie française; mais il est conscient que les hasards ethniques ont mis en ses veines plus du sang de la race Anglo-Saxonne, et, certes, il est permis à un poète de ne pas renier ce sang dont furent Spencer, Shakespeare, Coleridge, Keats, Shelley, Poe — dont naquirent MM. Alfred Tennyson et Charles Algernon Swinburne; c'est là un titre de noblesse ès lettres dont, pourtant bien indigne, il se vante d'être fier tout autant que M. de Hérédia de son sang hispano-cubain, M. Leconte de Lisle de son origine australie et M. Coppée des avatars belges de son patronomique(1). Il ne fut pas reproché par les Allemands, à Chamisso d'être champenois, et, quand l'italien Rossetti fit sonner dans ses vers comme un suave

(1) Notons-le ici avec étonnement, M. de Hérédia (si l'on en doit croire un interview récent) a exclu du Parnasse français, lui Espagnol, les Belges et les Suisses romans, peuples de langue française.

écho de la langue de Dante, le public anglais n'y vit qu'un charme de plus dont il sut gré au poète. Pour nous, nous ne croyons pas que nos camarades en art, ni que ceux-là qui aiment nos poèmes nous fassent jamais un crime d'avoir élu par amour et par choix cette langue française, la nôtre.

* * *

Quant au « vers libre, » ma foi, nous ne pensons pas l'avoir inventé : trop de poètes se disputent cette gloire aujourd'hui, pour qu'une rénovation de la forme ne fut pas fatale et « dans l'air, » comme disent certains ; nous ignorons même si notre influence sur le « mouvement symboliste » fut « très grosse, » mais nous sommes conscients d'avoir toujours écrit et parlé en toute sincérité ; nous réclamerions aussi (inutilement pour les lecteurs de cette feuille) contre l'insinuation de ne pas entourer de piété et d'admiration la mémoire de Jules Laforgue (1) ; nous affirmerions qu'aucun poète de notre connaissance ne professe « le mépris de Victor Hugo » ; toutefois nous ne nous attarderons pas en discussions fastidieuses ; les règles et les libertés ne valurent jamais que selon l'usage qu'on en fit : si le « vieil Alexandrin » est prestigieux dans les œuvres de MM. de Lisle, de Hérédia, Dierx, Mallarmé et d'autres, il est misérable dans les pauvres écrits de M. Coppée, exaspérant de platitude et de réminiscences chez les néo-parnassiens qu'on nous oppose ; c'est dans les poèmes qu'il faut chercher la justification ou la condamnation des formules. Nous ferons seulement remarquer que, personnellement, nous ne dépassâmes jamais (question d'oreille et de goût) l'ample mètre du « vieil Alexandrin » que nous pratiquâmes avec toutes ses « coupes ; » qu'en complicité avec Lafontaine et maint autre nous n'éprouvâmes pas le besoin d'amplifier chacune de nos respirations jusqu'à cette limite extrême ; que, selon toute la sincérité dont nous sommes forts, nous ponctuâmes typographiquement nos périodes et usâmes

(1) On nous permettra, en preuve, de ne pas répondre à la diatrib ginominieuse où M. H. Fouquier (*Figaro*, 24 mai) invente une trinité auguste : l'Art, la Pauvreté et la Mort.

de la rime, de l'assonance et de l'allitération selon le goût qui nous fit poète, et dont reste seul juge l'impartial lecteur. Que nous ayons manqué, parfois — trop souvent sans doute — le but de nos efforts, ce ne fut jamais faute de châtier nos essais ; si nous avons « tâtonné » — comme est sensé dire en un esclafement, M. de Lisle, — au moins aurons-nous œuvré suivant des convictions logiques et suivant un idéal d'art moins infime, peut-être, que ne le veulent nos contemporains quinquagénaires ; et, à vrai dire, l'étrange reproche et qui supposerait en la possession de ces ancêtres vénérés je ne sais quelle formule brevetée et infaillible de la divine et éternelle Beauté !

Nous croyons aussi — bien que M. de Lisle estime qu'il a clos la poésie en « épuisant les mythes de l'Inde » — que, de génération en génération, le cœur humain est jeune pour l'éternité, que la nôtre à droit à dire la vie comme chantaient ceux de jadis et comme chanteront ceux de l'avenir :

*Car rien n'est dit qui ne reste à dire,
Et la rose est la rose dès mille années.*

* * *

Nous n'ignorons pas tout ce qu'il y a de misérable et de vraiment humiliant pour l'art à discuter publiquement ces choses de géographie littéraire et de technique prosodique ; mais nous solliciterons l'indulgence du lecteur en lui rappelant que voici la réponse forcée à quelques centaines d'articles, d'entretiens et d'interviews dont le retentissement fait le plus triste acte d'accusations mutuelles que jamais littérateurs aient dressé contre eux-mêmes.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

NOTES ET NOTULES

LE SALON DES ARTS LIBÉRAUX

(*Juin 1891*)

En un lot de sanguines, M. Anquetin présente des femmes à poses de cataleptiques, de mannequins et de statues : belles études du contour de chairs un peu pléthoriques, et parfois essais de sourires joconde. Sans recherche d'intéressantes colorations, son bougeant portrait d'homme, sur fond uni, est peint gris, lisse et large. Un pastel et un autre pastel décèlent, dans l'ombre de courtilles, une femme couchée, là l'épaule, là la gorge découvertes. Mais c'est les sanguines de tout à l'heure qu'il faut voir et aussi, peint dans une pâte pulpeuse, ce tableau : cheveux roux, que mate une capote violet et rose-courge prolongée en folle poupe par des plumes, masque heureux, que la voilette cible, où les dents luisent, — une dame en carrick est dans la rue, se hâte, et plus loin courrent des chevaux que le cadre sectionne.

M. Fauché, pour qu'elle figure mieux la Marianne promise par le catalogue, donne à cette tête au pastel le profil maratique et abat en foulard noué le bonnet phrygien : c'est laid et caricatural. Une jeune fille à toison feu se penche vers l'eau, en un paysage bleu vert et vert jaune à grandes découpures. Une bergère centenaire paît des moutons. Ces deux toiles, au grain à peine couvert, aux épaisses lignes enveloppantes, s'efforcent vers le décoratif. M. Fauché était des « impressionnistes-synthétistes »,

qui, sous l'égide de Paul Gauguin, exposaient leurs œuvres au café Volpini en 89.

M. Henry de Groux : trois farouches tableaux de tueries. M. Georges d'Espagnat : trois portraits d'une énergique et rapide brosse. M. de Toulouse-Lautrec : ses habituelles études de mœurs et d'effigies.

De la cohue qu'est cette exposition ne s'isolent que les envois de MM. de Toulouse, d'Espagnat, de Groux, Fauché et Anquetin, et, peut-être, pour la drôlerie d'une charge de Boldini, les trois pastels signés Gyp.

FÉLIX FÉNÉON

* * *

Au Théâtre d'Art :

Cette étrange représentation, dite, on ne sait pourquoi. Symboliste, que nous offrit le 21 mai, le Théâtre d'Art, a eu sans doute pour but de perturber définitivement la critique parisienne.

En tout cas, elle aura eu quelque utilité. Elle nous aura permis d'applaudir deux maîtres aimés : Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé; et un des nôtres, d'entre ceux que désigne le plus incontestable des talents : Maurice Maeterlink. Elle aura autorisé davantage les artistes à se retirer des déclamations obscures et vides que nous offrit M. Mendès, et des prétentieux travaux helvétiques que signa M. Charles Morice.

Qu'apprendrions nous de plus à tous les poètes et à tous les vrais écrivains, si nous leur vantions les beaux vers que Verlaine épandit dans *Les Uns et les Autres*, l'admirable prose, en laquelle Stéphane Mallarmé, communia avec Poe ? De même pour l'*Intruse*, cette évocation du mystère, que tous nous connaissons et aimions sans la pouvoir imposer à l'universelle Sottise, qui ne faillit pas à se manifester le jour de la représentation. Quant à *Cherubin*, nous avons dit plus haut notre sentiment, et il est mieux de se taire, sur cette incompréhensible relavure de Victor-Hugo, que M. Mendès appela : *Le Soleil de Minuit*.

B. L.

* * *

Le lamentable échec du « bénéfice Morice-Mendès » fera réfléchir, nous l'espérons, les personnes de bonne foi ou simplement charitables — qui se sont compromises littérairement dans cette triste affaire, dite *de l'Echo de Paris*. Seuls, croyons-nous, parmi les revues « jeunes », nousavons refusé de nous solidariser avec les organisateurs de cette représentation : nous n'en augurions, en effet, aucun avantage pour M. Verlaine — dont l'admirable don poétique a pris droit, aujourd'hui, à l'admiration de tous, mais dont la charmante piécette *les Uns et les Autres* n'est pas le chef d'œuvre — et nous pressentions, clairement, tout ce que la jeune génération devait perdre à cette exhibition tapageuse et sans portée.

* * *

Comme commentaire à la lettre que M. Verlaine écrivit à *l'Echo de Paris*, nous extrayons ces quelques lignes d'une interwiew :

« Nous sommes au surlendemain de la représentation donnée au Vaudeville à son bénéfice. M. Verlaine, à qui nous demandons s'il a lieu d'en être satisfait, hausse les épaules et nous dit que la matinée en question a été peut-être une bonne affaire pour ceux qui l'ont organisée ; mais que pour lui, les profits qu'il en a retirés ont été nuls ou à peu près.

« J'ai reçu cent francs hier soir, nous dit-il et c'est tout. La veille de la représentation, Charles Morice me disait que la recette était magnifique, tout ayant été loué d'avance. Le lendemain, il est venu me dire que l'on n'avait presque rien touché. J'ai écrit à M. Fort, le directeur du Théâtre d'Art, pour savoir la vérité, et je n'ai pas reçu de réponse. »

(La France. Lundi 25 mai).

* * *

Sur la dénonciation (inconsciente nous voulons croire) de M. Henry Fouquier — qui lui souhaitait un supplice tel « qu'il envierait les damnés du Dante » — M. R. de

Gourmont vient d'être révoqué de sa charge de bibliothécaire à la *Nationale* ; nous n'avons à apprécier ni l'article incriminé, ni l'attitude de l'administration; mais cette façon (involontaire, sans doute) d'atteindre dans ses intérêts matériels un homme coupable d'avoir exprimé *gratuitement* des idées dont la réfutation vaut toujours quelques louis au contradicteur *rémunéré*, nous semble infiniment malhabile : en effet, si par pénurie de ressources « les Revues intermittentes », venaient à disparaître, où M. Fouquier prendrait-il ses inspirations ?

Nous signalons, en passant, aux correspondants qui se plaignent de nos « violences de style » un *leader* du *Figaro* (24 Mai) signé Henry Fouquier — qu'ils écrivent, à M. Magnard.

* * *

Certes, l'œuvre de M. Haraucourt suffisait à démontrer l'inconscience de ce poète, le goguenard M. Huret n'avait nul besoin de l'inciter à discourir. Il n'y a pas lieu de discuter les « théories » de M. Haraucourt, cependant il est peut être bon de lui dire :

1^o Que s'il veut, en disant que les poètes actuels méprisent leurs prédecesseurs, parler de ceux qui écrivirent *L'Ame nue* et les *Symboles*, il a parfaitement raison. Si non, on ne peut que démentir son affirmation.

2^o Il est nous dit-il « Zutiste »; qu'il soit persuadé qu'on professe cette religion quand ses œuvres sont sur l'autel.

3^o Il affirme que « l'art est une solitude en prière » et parle des jeunes gens qui « battent la grosse caisse ». Quand on a, pendant des années, fait citer son nom entre celui du lion familier et celui du singe favori d'une comédienne ; quand on a choisi tous les cirques pour ses expansions familiales ; quand on a inscrit, autour de mauvaise peinture, des vers en cercles sur papier doré — ce qui laisse espérer que de là ils passeront bientôt sur les blanches bandes des mirlitons qu'ils n'auraient jamais dû déserter ; — quand on a fait cela, on devrait, par pudeur, se taire. M. Haraucourt affirme en outre, dans cette interview, que depuis le premier homme jusqu'au plus « raffiné décadent », tout s'enchaîne et s'affilie. Cela est possible, mais le rimailleur de *Seul*, me paraît beaucoup moins

proche de M. de Bornier que « du premier anthropoïde qui mangeait des poissons crus sur le bord de la mer et balbutiait de vagues paroles ».

* * *

Un poète de toujours noble et belle attitude : Germain Nouveau, vient d'être enfermé dans un asile, conquis par la folie. M. Camille Sainte-Croix faisait lundi dans *la Bataille* appel au concours de tous ses confrères des Revues, pour soutenir la publication des œuvres de Nouveau, dont peut-être le mal n'est pas irrémissible. Nous sommes prêts à aider M. Sainte-Croix en tout ce qu'il entreprendra.

* * *

Le 13 mai, M. Marcel Prévost, ancien élève de l'École Polytechnique, a inventé le Roman Romanesque. L'ingénieux écrivain se propose de restaurer ce genre un peu aboli que pratiquèrent au dernier siècle M^{mes}s Sand, Beutzon et Gréville et MM. Feuillet, Cherbuzie, Delpit et Georges Ohnet. L'auteur de *Chonchette* ne préjuge-t-il pas trop de ses forces ? En tous cas cette hautaine tentative le devait séduire, et l'entreprise ne sera pas sans porter fruit.

* * *

Les livres et les Revues :

La traduction anglaise de l'*Intruse*, de Maurice Maeterlinck, dûe à Mary Vielé (W. H. Morrisson, à Washington éd.), est accueillie, en Amérique, par un grand succès. M. Maeterlinck (qui, comme on le sait, est Anglo-Saxon, par ses descendants maternels) dit, dans une lettre, qu'il nous permettra de citer ici : ... « La traduction me semble parfaite. Seuls, ça et là, quelques propos d'une ambiguïté volontaire ont été peut-être un peu trop précisés, mais il est vrai, je crois, qu'il était souvent impossible de trouver leurs équivalents en Anglais, et en revanche, d'autres phrases ont acquis une ampleur qu'elles n'avaient pas dans l'original. » — Annonçons, en passant, que les

Entretiens p. et l. publieront, sous peu, une étude de Maurice Maeterlinck sur Novalis.

Femmes et paysages, par Jean Ajalbert (Tresse et Stock. éd.), recueil de vers, dont M. Coppée réclame trop hautement la paternité (1) pour qu'on n'ait pas senti le dépit de cet académicien à se voir surpassé dans un genre qu'il pratiqua, jeune, avec quelque sincérité, nous l'espérons : l'idylle faubourienne ; qu'on nous permette, de faire abstraction du « Symbolisme » (dont M. Ajalbert fut pourtant un des fondateurs) pour dire combien (malgré la double bémolisation) ces vers, dont plusieurs contemporains de nos premiers essais, sont pleins d'humaine tendresse, et de tristesse enjouée. Notre critique, M. Ajalbert, sans nous en vouloir, la dira :

« Ca manque un peu du vieux décor
D'un Castel à portail gothique ;
On n'entend pas le son du cor
De la passion romantique... »

Citerons-nous *Genevilliers*? Non : chacun sait par cœur cette «impression» — et l'exclamation de Raffaelli: «Enfin, nous avons un poète impressionniste!»

L'Heure en exil (Vanier), par Dauphin Meunier.

Pétales de nacre (Vanier), par Albert Saint-Paul.

Nous aurons à parler des *Pages* que M. Mallarmé a fait publier chez l'éditeur Demin, à Bruxelles et de la la *Philosophie du siècle*, par E. de Roberty (Félix Alcan, éditeur).

* * *

La Conque, (3^e liv.) — sommaire : Le tombeau du Conquérant. — *J. M. de Hérédia*; Orphée, par Paul Valéry :

... « Il chante, assis au bord du ciel splendide, Orphée !
Son œuvre se revêt d'un vesperal trophée....
Car le temple érigé par ce musicien

(i) Interview récent.

Unit la sûreté des rythmes anciens
A l'âme immense du grand hymne sur la lyre ! »

N'est-ce pas là le rêve de tout Poète contemporain ? — La Flèche, par *E. Hollande*; Crépuscules, par *H. Béren-ger*; Antigone, par *E. Fazy*; Plainte à Jésus, par *E. Schaller*; sonnet par *L. Blun*; l'Ascèle, par *A. Dennery*; La Femme qui danse, par Pierre Louys; Pégaze, par *C. Moreau*.

La Jeune Belgique (Lacomblez, Bruxelles), n° de mai 91 — Panthée, par *Charles van Lerberghe*. — Une protestation contre le protectionnisme littéraire :... « Arrière donc les faux amis qui viendraient nous parler de « nous délivrer de l'étranger » : attenter aux droits des étrangers c'est attenter aux nôtres, et, en droit comme en moral, c'est prêcher le vol. *La Jeune Belgique* se devait à elle-même et devait à ses amis de France une rigoureuse protestation. Nous ne patissons que trop encore de la réputation de corsaires, de pirates et de contrefacteurs qu'avaient si bien méritée nos pères (notons cependant que la plupart des « contrefaçqns belges » ont été publiées par des éditeurs français établis en Belgique); il ne faut pas que dans un moment de mauvaise humeur douanière, nos législateurs permettent de nouveau à quelques libraires de nous déshonorer. — *La Jeune Belgique.* »

* * *

L'adresse de M. Vielé-Griffin est: soit — 122, rue de la Pompe, à Paris, soit — à Nazelles, Indre-et-Loire.

Le Gérant: J.-R. BOUTHORS.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

- PAUL ADAM. — *Les volontés Merveilleuses.*
JEAN AJALBERT. — *En Amour.* — *Femmes et Paysages*
MAURICE BARRES. — *Le jardin de Bérénice.*
LÉON DIERX. — *Œuvres.*
ÉDOUARD DUJARDIN. — *Antonia.* — *La Comédie des
Amours.*
FÉLIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*
ÉMILE GOUDEAU. — *Poésies et romans.*
F. HEROLD. — *La joie de Maguelonne.*
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
GRÉGOIRE LE ROY. — *Mon cœur pleure d'autrefois....*
MAURICE MAETERLINCK. — *Drames et poèmes.*
STEPHANE MALLARME. — *Œuvres.*
LOUIS MENARD — *Les rêveries d'un payen mystique.*
STUART MERRILL. — *Les Fastes.* — *Les Gammes.*
EPHRAÏM MIKHAEL. — *Poésies.*
OCTAVE MIRBEAU. — *Romans.*
JEAN MOREAS. — *Poésies.*
GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
FRANCIS POICTEVIN. — *Romans.*
PIERRE QUILLARD. — *La gloire du Verte.*
ERNEST RAYNAUD. — *Les Cornes du Faune.*
HENRI DE REGNIER. — *Poèmes.*
ADOLPHE RETTE. — *Cloches en la nuit.*
J.-H. ROSNY. — *La légende sceptique.* — *Daniel Val-
graine.*
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bol.*
JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*
FERNAND SEVERIN. — *Le don d'enfance.*
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
CHARLES VAN LERBERGHE. — *Les Flaireurs.*
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*
FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Poèmes.*
T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

LIRE ! LIRE !! LIRE !!!

LA WALLONIE

Directeur : Albert NOCKEL

LA WALLONIE

Directeur : Pierre N. OLIN

LA WALLONIE

Directeur : Henri de REGNIER

Communications : 6, Rue Boccador, Paris

LIRE ! LIRE !! LIRE !!!